

A low-angle, upward-looking photograph of a city street. In the center, a tall, white skyscraper with many windows reaches towards a clear blue sky. To its left is a curved, modern building with a grid of windows. To its right is another curved building with a similar grid pattern. In the foreground, there are lush green trees and a palm frond in the upper left corner. The overall scene is bright and sunny.

**SYLVIE HERMANT  
DENIS LEPETIT**

**La  
MORSURE  
de la  
MÉMOIRE**



Sylvie Hermant  
Denis Lepetit

La Morsure de la mémoire

© Sylvie Hermant, Denis Lepetit, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5403-4

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À nos trois enfants, chacun engagé dans l'Aventure de la vie.*

*Saint-Maur-des-Fossés, le 3 novembre 2019*

# I

Je m'appelle Luciana et je suis née le 25 avril 2055 à Campos do Jordão, une petite ville située au cœur des montagnes de la Serra da Mantiqueira dans l'État de São Paulo. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, j'ai habité avec mes parents, Ronaldo et Margarita Dupont-Pereira, dans notre ferme familiale d'Araçatuba. Je suis l'aînée d'une famille de quatre enfants. Avec mes trois frères, Jonathan, Tomas et Rafaël, nous formions une belle fratrie, toujours pleine d'imagination pour inventer de nouveaux jeux.

Après avoir développé pendant plus de dix ans une entreprise innovante, j'ai décidé de faire une pause. Ce sera l'occasion de réfléchir à mon expérience. Lorsque je me suis lancée, je n'avais que vingt-quatre ans. Un jour, j'ai découvert d'où me venaient mon audace, mon énergie et ma volonté d'entreprendre. C'est ce que j'aimerais vous raconter, pour vous transmettre ma passion, comme un coureur passe le flambeau.

Ma mère est médecin. Responsable d'un poste de santé dans l'un des quartiers périphériques de la ville, elle aime le contact avec une population défavorisée qui lui est reconnaissante des soins et de l'attention qu'elle leur apporte. Mon père, directeur d'une usine de production de sucre et d'éthanol, a commencé sa carrière au service logistique d'une sucrerie, après une formation de management à la PUC<sup>1</sup> de Campinas. Intéressé par l'organisation du fret, il s'est spécialisé dans les transports de produits agroalimentaires en relation avec les besoins mondiaux. Dans sa thèse de fin d'études, il avait défini le niveau d'exportation de produits agroalimentaires compatible avec la protection de l'environnement. En effet, depuis les accords de Paris de 2015 et jusqu'à l'élection d'un certain Bolsonaro, le Brésil avait affiché la préservation de l'Amazonie dans ses objectifs fondamentaux, en cessant tout déboisement et en reconstituant peu à peu les surfaces illégalement occupées et mises en cultures.

Mon père est né à São Paulo, peu de temps après le mariage de ses parents, Alexis et Lara. Mon grand-père, Alexis, était français, mais l'histoire de la

branche française s'est perdue. Musicien, il avait monté une école de musique à Araçatuba. Toutefois, ce n'est pas la musique qui faisait vivre mes grands-parents, mais le domaine de mes arrière-grands-parents, dédié à l'élevage des bœufs et à la culture de la canne à sucre, dont ma grand-mère Lara s'occupait. Pendant qu'Alexis dirigeait sa chorale, elle adorait parcourir à cheval les chemins de latérite, rouges comme le Pau Brésil, cet arbre qui a donné son nom à mon pays.

Mes parents m'ont raconté que c'est dans l'un des refuges aménagés dans le parc national d'Itatiaia qu'Alexis a fait la rencontre de Lara. Je connais bien cet endroit car nous y allions souvent en famille, pèlerinage aux sources de notre origine française.

En 2015, pour ses vacances d'été, Alexis avait décidé de venir avec deux amis au Brésil. Comme il aimait la randonnée, il avait repéré ce parc situé dans l'État de Rio, à la limite du Minas Gerais. Août n'était pas la meilleure saison car c'est l'hiver dans le sud et le centre du Brésil. Mais Alexis, qui enseignait en France ne pouvait pas prendre de longues vacances en dehors des mois de juillet et d'août. Il projetait de partir de Maromba pour rejoindre Garganta do Registro, un hameau situé sur la route fédérale qui longe le parc, puis de monter au sommet du pic des Aiguilles noires, culminant à 2 790 mètres d'altitude. Il paraît que c'était un bon alpiniste, habitué aux courses dans les Alpes.

Je ne connais pas l'ambiance des refuges alpins, mais je pense qu'Alexis et ses amis ont dû se sentir dépaysés en arrivant, à la tombée de la nuit, sur ce grand plateau, à deux mille mètres d'altitude. J'imagine d'autant mieux ces trois jeunes Français dans ce refuge sommaire, composé d'un dortoir, d'une chambre de quatre lits pompeusement appelée « suite », d'une grande cuisine et d'une vaste salle à manger, qu'il est encore dans le même état aujourd'hui.

Voici l'histoire telle que mon père me l'a racontée. Les trois amis installent leur sac de couchage dans le dortoir et se rendent à la cuisine pour préparer leur repas. Ils voient que les Brésiliens arrivés avant eux n'ont pas apporté de nourriture. Ils se concertent et décident qu'ils ont suffisamment de provisions pour partager leur dîner. C'est ainsi qu'Alexis fait connaissance avec Lara.

Après le dîner, tous sont pressés de se coucher, sauf eux. Ils passent une partie de la nuit à se raconter leur vie, tour à tour en français et en portugais, à l'aide de beaucoup de gestes.

Le lendemain matin, la famille de Lara remercie les trois Français et les invite à leur rendre visite à Araçatuba. Alexis promet. Avant de repartir en France, il passera deux jours chez Lara. Le courant passe bien entre eux mais, au moment de la quitter, il n'ose pas l'embrasser. Dans l'avion pour Paris, il se traite d'idiot. Pendant des mois, il lui écrit des lettres enflammées, dont certaines ne parviennent jamais à destination. Toutefois, Lara en reçoit suffisamment pour comprendre qu'elle a capturé le cœur d'un jeune Français. Elle rêve d'aller le retrouver à Paris. Alexis, lui, ne pense qu'à revenir au Brésil, ce qu'il fait l'été suivant. Mon arrière-grand-père, le père de Lara, lui, ne voit pas cette idylle d'un bon œil : il a besoin d'un fermier pour gendre, pas d'un musicien. Il pressent qu'Alexis est un doux rêveur qui ne sera d'aucune utilité à la ferme. Et il refuse que sa fille s'exile en France. Comme Alexis ne vient que l'été, il espère qu'elle va se lasser. Mais ils tiennent bon tous les deux. Entre-temps, Alexis multiplie les concerts avec son trio. Lors d'une tournée en Amérique du Sud, il se produit à la Sala de São Paulo, l'une des plus belles salles du monde, et profite de son heure de gloire pour demander la main de Lara.

Je n'ai pas de souvenirs marquants de mon enfance. Entre l'école, les jeux avec mes frères et l'amour de mes parents, j'ai vécu un bonheur tout simple. J'avais beaucoup d'amis. Les voisins m'aimaient bien parce que je leur rendais volontiers service. La solidarité me semblait normale. Mon premier souvenir important, c'est celui de l'anniversaire de mes quinze ans.

Au Brésil, cet anniversaire est l'occasion d'une fête parfois aussi somptueuse qu'un mariage. Je n'oublierai jamais le cadeau que mes parents m'ont offert le 25 avril 2070 : ils m'ont fait la surprise de m'emmener avec Rose, ma meilleure amie de l'époque, dans l'hôtel le plus luxueux de São Paulo, aménagé sur le site de l'ancien hôpital Matarazzo, à deux pas de l'avenue Paulista, les Champs-Élysées de São Paulo.

Cet hôpital avait été construit dans les années 1930 par le comte Matarazzo,

industriel d'origine italienne. Au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, peu de gens se souciaient de garder des traces du patrimoine de São Paulo et cet hôpital désaffecté aurait été voué à la démolition sans la mobilisation des habitants du quartier de Bela Vista qui empêchèrent la destruction de ce joyau architectural. Bien que cette époque corresponde à la pire crise économique qu'ait connue le Brésil, un investisseur français avait eu l'audace et le flair de lancer un programme immobilier de luxe comprenant un hôtel, des appartements et des boutiques. Chaque détail avait été soigneusement étudié pour atteindre la perfection. Ce lieu chargé d'histoire fut rapidement très prisé de la classe dirigeante brésilienne et apprécié également par les classes moyennes qui venaient y humer le parfum du luxe, le temps d'y boire un verre.

Rose et moi avons entendu parler de cet endroit où se côtoyaient les personnalités du monde des affaires et les célébrités du spectacle. Nos familles n'avaient pas l'habitude de fréquenter des palaces où une seule nuit coûte trois fois le salaire minimum mensuel brésilien et, même si le luxe m'attirait, il ne me serait pas venu à l'idée de faire dépenser autant d'argent à mes parents. Rose partageait mes envies et mes contradictions. En elle aussi, l'attrait du luxe se mêlait au goût de la simplicité et à l'amour de la nature. Nous avions toutes deux un tempérament de gagnante et nous étions convaincues que tout était possible, à condition de le vouloir.

Notre amitié était récente. J'étais en avant-dernière année de l'*Ensino medio*<sup>2</sup> lorsque Rose, faisant irruption en milieu d'année, avait aussitôt capté l'attention des garçons comme des filles. Les professeurs s'étaient vite rendu compte de son intelligence exceptionnelle. Dans notre ville tranquille où la plupart des élèves se connaissaient depuis la *Escola de Ensino fundamental 1*<sup>3</sup>, son arrivée était un événement. Tout le monde voulait lier amitié avec elle et nos professeurs ne tarissaient pas d'éloges sur elle. Mon orgueil m'empêchait de participer à la compétition générale pour devenir son amie et je préférais rester en retrait. En réalité, je l'enviais. Belle et cultivée, elle possédait toutes les qualités. Elle venait du lycée français de São Paulo et son niveau était bien supérieur au nôtre. Elle parlait couramment français, anglais et espagnol, avait déjà beaucoup voyagé, non seulement en Amérique du Nord mais aussi en Europe, grâce à sa mère qui était photographe de mode et à son père journaliste. Pour moi qui n'avais jamais



quitté Araçatuba, c'était une extraterrestre !

Je me souviens d'un jour où j'étais dépitée parce qu'une fois de plus elle avait obtenu la meilleure note en français, matière où j'excellais avant son arrivée. À la fin du cours, je lui avais demandé avec agressivité ce qu'elle était venue faire dans notre trou. C'était l'heure de la cantine et, dédaignant ceux qui lui avaient gardé une place à leur table, elle s'était dirigée vers moi avec son plateau. Sans me demander mon avis, elle s'était assise à côté de moi. Son sourire m'avait retournée comme un gant.

— Je vais t'expliquer pourquoi je suis venue dans ce trou, avait-elle commencé.

Ses parents s'étaient séparés lorsqu'elle avait trois ans. Elle était fatiguée d'être ballottée de l'un à l'autre. Ils étaient sans cesse en voyage et elle se retrouvait la plupart du temps seule, à São Paulo, avec sa *baba*<sup>4</sup> qui lui tenait lieu de mère. Elle avait demandé à vivre chez une tante qu'elle aimait beaucoup qui habitait Araçatuba. Ses parents s'étaient violemment disputés lorsqu'elle avait émis cette idée, se rejetant la responsabilité de l'avoir abandonnée à elle-même, puis, devant son insistance, ils avaient accepté, soulagés de ne plus avoir à se soucier d'elle et de pouvoir se consacrer à leur carrière et à leurs amours. Elle avait les larmes aux yeux en me révélant qu'ils ne l'appelaient presque jamais et qu'elle devait se contenter de petits messages dans lesquels ils lui promettaient leur visite.

À partir de ce jour, j'ai cessé de l'envier et nous sommes devenues amies. Je l'invitais souvent chez moi, le week-end. Mes frères et mes parents l'ont adoptée. Nous adorions discuter de nos projets d'avenir et imaginer ce que nous serions dans dix ans. Une éternité à nos yeux d'adolescentes.

Cette nuit dans la splendeur de cet hôtel, je ne l'oublierai jamais. Je suis reconnaissante à mes parents de m'avoir permis de la vivre. Pour me faire plaisir, ils avaient enfreint leurs principes d'économie. Ce jour-là, ils avaient fait une folie. Et ce fut pour moi le début d'une autre folie...

En ouvrant la porte de notre suite aux parois de marbre et de verre, Rose et moi nous sommes restées bouche-bée. Intimidées, nous n'osions pas prendre possession de notre chambre. La couleur marron était prédominante. C'était à la fois beau et froid. Nous écarquillions les yeux, impressionnées par les splendides toiles de maître qui ornaient les murs. La salle de bains, qui s'ouvrait sur la pièce principale par un système ingénieux de cloisons coulissantes, nous a particulièrement enchantées. Le summum du luxe était la baignoire taillée dans un bloc de marbre. Du balcon, l'immense piscine ovale, entourée de plusieurs jacuzzis, s'offrait à nos yeux, dissimulée dans un écrin de verdure, derrière une haute rangée d'arbres qui la séparait de la rue Itapeva.

En nageant côte à côte, nous avons découvert un bassin isolé, séparé des autres par une haie d'arbustes. Involontairement, nos corps se sont frôlés dans l'eau et un frisson a parcouru tout mon corps. Je regardais Rose et je la trouvais magnifique avec ses longs cheveux blonds ruisselants. Nous nous sommes accoudées sur le rebord de la piscine pour faire des exercices puis Rose m'a caressée sous l'eau. J'ai fermé les yeux pour recevoir son baiser. Nous nous sommes enlacées, n'osant pas bouger, de peur de perdre le charme de ce premier contact.

D'un commun accord, nous sommes remontées dans notre chambre. Alors que je me laissais submerger par mon désir pour Rose et que j'avais l'impression de devenir une autre dans cet univers d'un luxe inouï, un ressort intérieur me ramenait vers plus de mesure et de sagesse. À quinze ans, avais-je le droit d'avoir autant de plaisir ? C'était déjà trop tard pour me poser cette question ; Rose m'avait ensorcelée.

Le soir, nous nous sommes préparées pour la soirée de gala organisée par l'hôtel. J'ai revêtu une robe de soie turquoise fabriquée en Inde qui mettait en valeur ma peau foncée. J'avais renoncé depuis longtemps à discipliner mes cheveux crépus qui encadraient mon visage d'une explosion de boucles. Rose m'a prêté un foulard qu'elle a glissé au-dessus de mon front pour le dégager. Tout en m'embrassant les paupières, elle m'a chuchoté qu'elle me trouvait très